

L'Algérie à fleur de peau



PHOTO ROBERT TERZIAN

<http://www.lamarseillaise.fr/bouches-du-rhone/societe/30881-l-algerie-a-fleur-de-peau>

Danièle Malley-Champeaux. Après une enfance passée dans la région de Tizi Ouzou et des études à Alger, elle devient institutrice dans le Sud Algérien. En 1970, elle quitte un pays qui, lui, ne l'a pas quitté.

La silhouette noire et blanche d'une Algéroise dans une rue de la Casbah. Un souvenir comme figé sur un carreau vernissé accueille les visiteurs de Danièle Malley-Champeaux dès le portail donnant sur son jardin.

Des souvenirs cette retraitée établie à Vitrolles en a bien d'autres, tellement vivants, qu'elle a parfois du mal à les formuler. La main serrée sur la poitrine, son regard bleu se voile et dès le début de son récit, elle prévient : « parler de l'Algérie, c'est une telle émotion qui remonte en moi ». Puis d'une voix blanche, Danièle Malley-Champeaux se livre. Ses parents, des instituteurs métropolitains incités à enseigner en Algérie se rencontrent et se marient. En 1937, sa mère lui donne naissance à Genève et retourne trois mois après en Kabylie où elle et son mari sont en poste à Arassa. Quelques temps plus tard, ils sont affectés dans une école du petit village d'Ighil Bouzerou, où l'arrivée de sœurs jumelles complète la fratrie. « Nous étions les seuls européens, il n'y avait pas de colons. Autour de Tizi Ouzou il n'y avait que des bleds », sourit Danièle Malley-Champeaux. Au milieu de la population berbère, la petite Danièle grandit. La révolte de Sétif, réprimée dans le sang en 1945 contraint la famille à séjourner quelques jours à l'hôtel à Tizi Ouzou « quand nous sommes rentrés chez nous sans mon père, le caïd a assuré que nous ne risquions rien mais a confié un fusil à ma mère. J'ai compris dans ma tête d'enfant que quelque chose de grave s'était passé ».

Néanmoins l'événement n'occulte pas des années d'enfance paisible dans sa mémoire. « J'allais à la classe de mes parents, il n'y avait que des petits garçons. Je parlais couramment leur langue. Jusqu'à l'âge de 9 ans, j'étais une petite Kabyle », confie-t-elle.

Ses parents sont en effet nommés en 1946 à Azazga, une localité située quelques dizaines de kilomètres à l'Est de Tizi Ouzou. Dans la petite ville, elle découvre les européens et le regard porté sur « les autres ». « Je parlais comme les Kabyles, les autres enfants européens se moquaient de moi. À 9 ans c'est dur » Deuxième rupture : Danièle Malley-Champeaux est envoyée en 6e au lycée Fromentin d'Alger. C'est le début de 9 ans d'internat qui lui pèseront malgré le cadre exceptionnel : « un hôtel mauresque somptueux, des jardins magnifiques ».

1er novembre 1954 à Azazga

Lorsque le 1er novembre 1954 une vague d'actions armées à l'appel du FLN marque le début de la guerre d'Algérie, elle est à Azazga dans sa famille. « Nous avons entendu des claquements. Nous avons laissé mes petites soeurs au lit pour aller voir dehors, le dépôt de liège brûlait », se remémore-t-elle. Le lendemain, on apprendra que la gendarmerie avait été visée par des tirs et que l'incendie du dépôt était volontaire.

Revenue au lycée, « j'entendais toujours le même discours. A grands traits c'était : "il y a nous, les meilleurs, nous avons tout fait et eux, les autres, qui veulent tout nous prendre" », rapporte-t-elle. Difficile de s'y retrouver lorsqu'on est si jeune. Un jour, elle lance une phrase de cet acabit à la table de ses parents à laquelle été convié le médecin de famille, un Kabyle. « Il m'a prise à part. Il m'a parlé comme à une adulte. J'étais prête à comprendre des choses, je les ai comprises », résume pudiquement Danièle Malley-Champeaux.

Plus la guerre avance dans l'horreur, plus ses convictions s'affirment. « J'ai vu des villages brûlés au napalm. Que pouvait-on faire ? C'est terrible. Comment a-t-on pu supporter cette douleur ? » interroge-t-elle, avant de marquer un silence, le souffle coupé par l'émotion.

Un jour au lycée, le débat s'anime entre jeunes filles en cours de philosophie autour des injustices et des bidonvilles. « Je ne pouvais plus me taire. Je me rappelle avoir dit à une camarade "toi qui va à la messe tous les jours ça ne te fait donc rien ?" Elle m'a répondu : "humainement oui, politiquement non" » ? Danièle Malley-Champeaux n'en revient pas, décidément ce n'était pas son monde.

Quand de Gaulle prononce son discours place du Forum en 1958, elle n'y va pas : « Tout Alger s'est déplacé. Tout n'était qu'un grand carnaval ». Quelque mois plus tard pour son premier vote, lors du référendum sur les institutions de la Ve République elle glissera le bulletin Non « avec fierté » et un certain sens du défi : contrairement au bulletin Oui qui était blanc le Non était de couleur et se devinait sous l'enveloppe, se souvient-elle.

L'année suivante elle entre à l'école normale et se marie. Arrive son premier enfant, Frédéric. « Il y a eu le putsch en avril 1961. C'était la peur, la guerre et je n'ai pas senti de soutien à cette tentative à l'école normale », témoigne-t-elle.

Alors que Danièle Malley-Champeaux et son mari terminent leur formation, on les incite à partir dans le Sud de l'Algérie. « On nous a fait miroiter la maison, les vacances, nous étions jeunes. Nous sommes partis ». Direction El Atteuf, une localité proche de Ghardaïa, aux portes du désert. « Nous étions deux couples d'européens au milieu des Mozabites », se remémore Danièle Malley-Champeaux. Si loin de tout, ils vivent préservés du vacarme qui a accompagné les derniers jours de l'Algérie française. « Nous avons compris que c'était l'Indépendance quand nous avons vu les drapeaux algériens arriver et la liesse. Nous jouions aux boules. On a continué », s'amuse-t-elle avant d'ajouter : « J'étais contente, c'était un juste retour des choses ».

Les instituteurs décident de passer les vacances d'été en France pour éviter à leur jeune fils les chaleurs sahariennes mais cette année les départs se font au compte-goutte. Sans se poser trop de questions, ils reprennent leur poste à la rentrée. « Nous avons vu arriver des enseignants Algériens, Syriens, Libyens pour donner des cours d'arabe. C'était un peu chaotique au début mais nous n'avons jamais senti d'animosité ».

Le couple a un deuxième puis un troisième bébé. « C'était un noir qui s'occupait de mes enfants, il avait conservé de la seconde guerre mondiale une énorme balafre sur le corps », se rappelle Danièle Malley-Champeaux. En 1970, c'est pour eux que la décision est prise de quitter le Sud algérien. « Je ne voulais pas qu'ils connaissent comme moi l'internat ».

Le couple formule des vœux dans le réseau de la Coopération sans succès puis demande à être affecté « dans la moitié Sud de la France ». Mais voilà Danièle Malley-Champeaux et son mari, nommés dans un collège de l'Oise, à Compiègne. « On ne savait même pas où c'était... » L'accueil n'est pas chaleureux. Pas plus que le logement insalubre qui leur est réservé.

Son retour la chavire

15 ans plus tard, Danièle Malley-Champeaux obtient sa nomination au poste de principale du collège Joliette Vieux-Port de Marseille. « Les noms des élèves m'étaient plus faciles à lire que les noms polonais de Compiègne », rit-elle aujourd'hui. Elle est ensuite nommée à Vitrolles où elle prend sa retraite en 1994. Travaillée par son passé, elle va jusqu'à engager un détective pour retrouver ses anciens amis d'Algérie. Puis à l'occasion d'une projection de film, elle rencontre une dizaine d'années plus tard l'association des pieds-noirs progressistes. C'est le déclic qui lui permet d'envisager un voyage en Algérie. Au début, elle n'ose le dire à sa famille et finit par laisser parler son cœur.

Fin 2013 le retour dans ce pays « qui m'a faite », la chavire. Odeurs, souvenirs, chaleur humaine... Danièle Malley-Champeaux se promet de réapprendre le berbère et de conduire bientôt ses six petits enfants sur les traces de son passé : « J'étais tellement heureuse quand j'ai touché la terre d'Algérie. Ce pays est en moi, ce pays c'est moi ».

Léo Purguette